



E6-00143

781926

Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages :

Session : 2019

Épreuve de : Culture Générale EMLyon/HEC Paris

**Consignes**

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

"Le souvenir est une invention de malheur", telle est l'assertion renvoyée par Ménalque à Michel dans L'Immoraliste de André GIDE. Celui-ci conseille à Michel d'abandonner ses souvenirs qui le noient dans une mélancolie profonde, comme celui des déçus de sa femme. Car la mémoire a cette tendance à . . . , particulièrement les événements de malheur, les blessures, et à les entretenir de sorte qu'elle finit par occulte le présent. Ainsi, la mémoire, en conservant de tels épisodes nous aliène-t-elle à un passé inachevé, qui ne cicatrise pas ?

La mémoire est ici à définir comme la faculté de conscience qui permet à un sujet, une communauté, une nation, de conserver le passé et de le rappeler au présent. Cette mémoire retient, en effet, les événements de la vie ordinaire, mais semble parallèlement conserver de manière plus intense les événements qui nous marquent et nous frappent. Dans ce cadre, ces événements sont à considérer comme des blessures, résultats plus ou moins douloureux d'un acte qui affectent un sujet (une communauté, une nation) de manière presque irréversible. Irréversible, car la mémoire entretient les événements du passé et les projette dans le présent, de sorte que ces souvenirs qui nous blessent s'inscrivent dans le temps long voire éternel. Néanmoins, les blessures de la mémoire doivent aussi se comprendre comme la mémoire qui se fait violence à elle-même. Car si la mémoire a un objet, le passé, elle est aussi une réalité faillible, soumise à l'altérité et au pouvoir de ceux qui en disposent. Ainsi, si la mémoire conserve les blessures, les traumas, à la lumière de la mémoire douloureuse du personnage de Gide, elle semble aussi, par sa nature relative et subjective, être vouée à se blesser elle-même. Dès lors, quelle voie emprunter pour panser les blessures de la

mémoire ? L'oubli comme le préconise Ménélaque ? L'oubli semble être une solution partielle intéressante, mais en réalité, cette solution ne ferait que retarder la guérison, ne faisant que recouvrir la plaie.

Ainsi, les blessures de la mémoire sont-elles condamnées à ne jamais cicatriser ? Si la mémoire conserve les douleurs du passé et s'y aliène (I), par son processus et sa nature, la mémoire semble de plus être elle-même blessée (II). Mais en réalité, ces plaies ouvertes peuvent se refermer par un bon usage de la mémoire (III).

La mémoire conserve en elle les blessures du passé, ces événements traumatiques étant particulièrement retenus par la mémoire (A), ils raisonnent encore au présent et ne cessent de nous affecter (B).

Nous semblons effectivement garder en mémoire tout épisode traumatique, qui nous a affecté de manière violente. Si les blessures corporelles sont inscrites sur notre corps, lorsque ces blessures sont le résultat de violences, de tortures et de coups exercés par autrui, nous ne conservons pas le souvenir de la douleur physique, mais celui de l'humiliation, de la honte et du sentiment d'indignité. Ainsi, si les blessures physiques ont eu le temps de cicatriser, il n'en est rien pour les blessures affectives et morales que le sujet a éprouvées. Dès lors, si les survivants de guerre, les rescapés de génocide sont marqués physiquement par les épisodes traumatiques, c'est davantage la mémoire de la déshumanisation et de l'indignité qu'ils conservent, et ce, de manière presque irréversible. Nombreux furent les rescapés du génocide juif qui tentèrent, en vain, de se libérer du passé et de se guérir de ces blessures. Parfois, elles ont été si violentes qu'elles ont conduit ces hommes au suicide, à l'image de Primo Lévi et Paul Celan. La mémoire semble bien ici, conserver des blessures impensables. Au niveau collectif, ces actes violents ont également laissé ouverte les plaies, des peuples entiers ayant



été opprimés tentant en vain de retrouver une identité collective digne. La mémoire conserve ainsi les blessures les plus violentes du passé, corporelles ou affectives, et les rappelle au présent, comme si ces faits dataient d'hier.

La mémoire entretient le cycle de la douleur, notamment, dans le cadre de la mémoire collective, en commémorant et rendant hommage à ceux qui ont soufferts. Elle ne semble ainsi pas vouloir abandonner le passé traumatique. De manière plus inconsciente, les violences collectives, ces blessures, semblent être inscrites dans les mémoires, de sorte qu'elles expliquent même le comportement des générations suivantes. Ainsi les violences faites aux protestants au cours du XV<sup>e</sup> siècle notamment semblent avoir longtemps expliqué leur comportement de clandestinité. Les blessures se transmettent ainsi de génération en génération. La mémoire individuelle, elle, alimente les sentiments de vengeance et de ressentiment, qui révèlent un passé qui ne passe pas. Pour NIETZSCHE, les êtres de ressentiment sont aliénés à une "morale d'esclave" dont ils se peuvent sentir. Ils sont condamnés à ressasser les douleurs dans un esprit de vengeance. La nature affective de la mémoire est ici la source des sentiments les plus négatifs par le sujet, ceux qui l'empêchent de réellement guérir les souffrances du passé, voire les accentuent.

Ainsi, les blessures de la mémoire sont impaneables, car la mémoire entretient le souvenir douloureux, qui raisonne au présent sans forme d'échec. En insérant les épisodes violents dans le temps long, les blessures semblent vacées à ne jamais guérir. Pire encore, la mémoire, cette faculté de conservation et de représentation étant faillible, peut se blesser elle-même ou être touchée par une autorité impériale, de sorte que la blessure n'est plus à considérer comme douloureuse mais comme altérée, comme dysfonctionnement.

Disons, par son processus et sa nature, la mémoire <sup>est</sup> elle-même blessée. D'une part, elle se blesse d'elle-même (A), d'autre part, elle est abusée (B).

La mémoire qui se blesse d'elle-même doit s'entendre



comme une mémoire qui s'altère naturellement, avec l'effet du temps. Certes, la blessure n'est pas "douloureuse", néanmoins, elle affecte la mémoire dans sa capacité de conservation et de rappels. Ainsi à mesure que le temps avance, la mémoire désaffecte le passé et finit par altérer sa réalité. La mémoire est alors faillible, infidèle, et suit un processus d'auto-destruction à mesure que les événements se recouvrent. Le présent est déjà passé et la mémoire accumule, sans former un tout rébalancé et confus. Ainsi la volonté, tant au plan individuel que collectif, de former un récit du passé grâce à la mémoire que l'on en a risque d'une part d'être "faux", et d'autre part, de renforcer la mémoire dans sa faillibilité. Lorsque nous parlons de nous, nous ne <sup>peut</sup> sauvegarder pas de tout ce que nous avons vécu, et nous mélangeons mémoire et imagination à des fins de cohérence. D'où le récit de Louis ARAGON dans le Mentir-vrai, qui ne prétend pas à révéler la vérité sur sa vie mais plutôt mélanger fiction et vérité pour pallier aux défaillances de la mémoire.

Cette faillibilité de la mémoire révèle ainsi des risques non négligeables ; la mémoire est sujette à l'abus. Le recours au récit est aussi bien nécessaire du point de vue collectif comme individuel. On cherche à élaborer un récit national pour assurer la cohérence, l'union, le vivre-ensemble. Mais c'est justement le choix de ce récit, l'arbitrage entre la version de l'un et la version des autres qui fait violence à la mémoire. La mémoire collective n'est pas la somme des mémoires individuelles, car toute expérience de la vie est subjective. Ainsi les totalitarismes (Hitler) ont longtemps cherché à falsifier la mémoire collective, en ne choisissant qu'un récit bien précis pour opposer les peuples. TODOROV dans le Abus de la mémoire montre ainsi que la mémoire a été utilisée par les régimes autoritaires pour asservir leurs peuples, de sorte que la mémoire des peuples a été opprimée et occultée. Ainsi la mémoire relevant d'un usage politique est le motif d'excès, d'abus, de violence et d'injustices faites à l'égard des autres mémoires. En somme, c'est une concurrence qui affecte ceux dont le pouvoir d'action est trop faible.

Instrumentalisée, biaisée, la véritable mémoire, entendue comme

Code épreuve : 254.

Nombre de pages : 6

Session : 2019

Épreuve de : Culture Générale EMLyon / HEC Paris

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

mémoire authentique, fidèle au passé est violente. Toutefois, le monde a changé, depuis la chute des régimes coloniaux, surtout dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, d'une libération des mémoires. En effet, ces peuples opprimés ont pu rejeter les travaux académiques qui prétendaient l'existence d'une unique mémoire, et ainsi, entamer un travail de mémoire, capable de panser les blessures.

Finalement, un "bon usage" de la mémoire permettrait de refermer les plaies ouvertes maintenant dans l'esprit individuel et collectif. Le travail de mémoire peut <sup>ainsi</sup> s'effectuer tant au niveau individuel (A) que collectif (B).

La mémoire jouit d'une faculté de réinterprétation. En effet, si le récit mémoriel, l'autobiographie semblent faire violence à notre mémoire, ils révèlent, en réalité le pouvoir de la mémoire. La mémoire, c'est la liberté de réinterpréter son passé pour, juste-ment, guérir ses blessures et se projeter dans l'avenir. Ainsi SARTRE dans L'Être et le Néant ou bien la Nausée démontre qu'il est justement possible, par la mémoire, de se libérer du passé. La mémoire étant de notre ressort, il est en notre pouvoir de choisir quelle conséquence a notre passé sur notre vie présente, notre future, selon nos orientations. Ainsi les blessures du passé peuvent être réinterprétées, de sorte que nous en guérissions. C'est ainsi que le travail de deuil semble être l'ultime consécration de la mémoire, puisqu'il ne s'agit non pas d'oublier mais de vivre avec l'événement traumatique.

Sur le plan collectif, une telle opération de réinterprétation



semble impossible sans dialogue. Dans ce cadre, le parole est le gage de la réconciliation. Ainsi par la communication et l'échange, un événement traumatique vécu par une communauté peut apparaître comme l'aiguillon d'un sensant, il permet de mieux rebondir. C'est dans ce travail de mémoire promu entre autres par Paul Ricoeur que s'inscrit le projet européen. Rappelons qu'il a été néé, à l'origine, par deux ennemis belliqueux, l'Allemagne et la France. Malgré le génocide, les nations se sont unies et ont créées un cadre favorable à la paix. L'élargissement de l'union européenne en 2004 notamment, qui a alors intégré plusieurs pays de l'Est, les a incité à s'engager dans un travail de mémoire. Ce travail consiste non seulement à reconnaître les faits comme tels, mais aussi à comprendre et réfléchir sur ces faits par aller vers la réconciliation.

Finalement, les blessures de la mémoire, celles qu'elle conserve <sup>et qui</sup> semblaient insurmontables par leur intensité rendue chaque fois plus forte par la mémoire, semblent trouver une voie de guérison. Il en va de même pour cette mémoire faillible qui se discrédite d'elle-même, et par ~~cette~~ ces mémoires qui se font querne. Un véritable travail de mémoire semble être la réponse aux blessures de la mémoire. Ce fut d'ailleurs l'opération engagée en Afrique du Sud après l'apartheid, pour reconstruire une mémoire blessée.



